

Träger seiner Wirkung, sondern die alles durchdringende Undurchdringlichkeit, die Kompromisslosigkeit der Wiedergabe, die die Glätte und Härte eines Spiegels voraussetzt, in den sich die blicken müssen, die ihr Selbst verlieren, weil sie es grundlos mit spekulativen Weltstämpfen aufblähen, sich als Subjekt dem Vorgefassten, dem Schematischen ständig unterwerfen, um die Klischees als ihre Meinung zu feiern, denn auch sie manifestieren sich in diesem Satz, der von Subjekt zu Subjekt springt, um sein eigenes Fortdauern zu sichern, statt sich, weil es sich schließlich doch nicht verhindern lässt, aufzulösen und als Unbestimmbares unter die Phänomene zu mischen, die nicht mehr die einseitige Erkenntnisfrage stellen, ob der Duft den Blüten entströme oder sich den Schleimhäuten verdanke, das Licht sich an den Wassertropfen oder am Augenaufbau zu Farben breche, denn Form, Bewegung und Sinnlichkeit machen in ihrer Verschränkung gleichgültig gegenüber der Frage, was zuerst und was später komme, kausal oder assoziativ verknüpft sei, noch gleichgültiger, ob uns ein farbloses Ding für immer verborgen sei, ja, sie stellen die Kategorien selbst in Frage, indem sie sich zum Prozess der gegenseitigen Durchdringungen und Transformationen vereinigen, doch wie dieser Satz Zeugnis davon gibt, wohin ich meine Aufmerksamkeit lenke, ist er selbst zur Schlange aus Gegebenheiten geworden, die mich dazu verführt, fortzufahren, vom ordnenden Baum der kategorisch vorbestimmten Syntax zu kosten, und zu vermuten, dass die Ichfunktion in seinen beweglichen Ästen liegt, die mich zur Sprache erheben, jenem denkenden Zeichensystem, das mich zugleich verzichtbar macht, wie die Zentralperspektive, die erst dann wirklich zur Geltung kommt, wenn sich geeignete Anlagen den Blickpunkt stellen, eine Allee oder ein architektonisch gestalteter Ort mit Baptisterium, wo das, was ich sehe und wahrnehme zu meiner Wirklichkeit getauft wird, ohne sich noch um das kümmern zu müssen, was hinter dem Blickpunkt liegt, die neuronalen Vernebelungen, die zum Vergessen neigen, denen diese Klarheit aber, der Wille zur Repräsentation entsprungen ist, der sich aus dem Zwang zur Orientierung abstrahiert haben mag und aus noch dunkleren Kräften der Eigenart, die hypnotisch dem Magnetfeld entsprechen, das die evolutiven Rahmenbedingungen vorgibt, innerhalb derer sich alles Lebendige ausdifferenziert und gegenseitig beschränkt, im Austausch der Strukturen und Wechsel der Stoffe seine Kalküle und Moleküle verankert, eine flexible, sich selbst erneuernde Mechanik, die sich der Illusion eines Ichs bedient, um den Steuermechanismen einen Namen zu geben, ein Gesicht, einen Satz, eine vordergründige Einheit, die die Widersprüche zum Zusammenspiel zwingt.

★ DE DEUX ÉGOMANIES, IL VAUT MIEUX, JE PENSE, TOUJOURS CHOISIR LA PIRE.

par Philippe Buschinger

À notre époque où ne cessent de se relayer en boucle les symptômes fugacement répétitifs d'une autonomie de type narcissique ainsi que d'une atomisation subsumée stratégiquement sous le consumérisme, la néanmoins réelle répartition inégalitaire du droit à la parole fait la part belle à un phénomène ambivalent et surtout paradoxal que j'appellerai pour faire vite la tentation de la ressemblance groupusculaire. Cette tentation, dans laquelle la population globale est invitée à disparaître joyeusement par pans entiers, palpables d'un bloc par l'analyste rétrospectif ou, plus utilement, par l'homme politique en mal de prospective, est une donnée qui semble aujourd'hui quant à elle

assez également répartie. Les mieux dotés culturellement, et accessoirement aussi socialement, jouent un rôle non négligeable dans cette distribution des rôles par entités globalisantes dans lesquelles en viennent à se fondre comme par enchantement des individus pourtant apparemment constitués. Ils se chargent même d'activer chez les moins bien dotés cette conscience d'une appartenance groupusculaire débouchant sur un jeu de rôles totalement assumé en contribuant par médias interposés à leur donner en pâture une palette sommaire de références comportementales et contextuelles aisément repérables que ceux-ci s'emploient benoîtement à ingurgiter pour ensuite les incarner tout aussi benoîtement, sans rechigner, c'est bien la moindre des choses qu'on puisse exiger d'eux, tout de même. Rentrer dans le moule devient ainsi une entreprise ludique qui permet au plus grand nombre d'occuper le temps. Cela laisse accessoirement aux mieux dotés le champ ouvert pour l'occuper totalement et durablement et pour en définir sans gêne les tenants et les aboutissants.

Cette stratégie du divertissement librement et uniformément consenti, que les mieux dotés escadrent habilement, sans vouloir rien laisser au hasard, a pour but affiché de permettre à ces derniers de se garantir unilatéralement la possibilité de se retrouver entre soi, c'est-à-dire en clair à l'écart précisément du plus grand nombre. Maintenir à distance la multitude est pour eux non seulement affaire de distinction volontaire, c'est aussi le plus souvent tout simplement une façon d'exister qui se révèle commode à l'usage. Si s'exhibe par là possiblement une certaine vanité, il convient de dire que cette vanité étant une donnée non nécessairement prévue en amont, elle en vient en tout cas à n'échapper en aval à personne qu'à ceux-là mêmes qui en étaient pourtant les artisans assidus. Si cette vanité saute donc crassement aux yeux de la multitude, celle-ci ne peut néanmoins rien faire de cette prise de conscience qui littéralement ne l'avance à rien, sinon à rester confinée là où elle est, c'est-à-dire à nul endroit qui compte. Peut-on donc oser dire alors que le tour est joué ? Rien n'est moins sûr. Le fait est en effet paradoxalement que les mieux dotés ne parviennent pas non plus à se soustraire à ce même travers de la tentation de la ressemblance groupusculaire. Car se retrouver entre soi, cela ne revient-il pas au bout du compte à figurer également un groupe, fût-il éminent, dont le principe porteur est d'être tout aussi hermétique à toute infiltration venue d'ailleurs ? Le jeu de rôle y est tout aussi caractérisé que dans les autres groupes, et l'attitude consistant à s'y afficher en en respectant globalement les attentes collectives, fussent-elles même ici de débordement et de névrose, semble être relativement partagée par l'ensemble des membres du groupe. Ce respect consenti, même du bout des lèvres, fixe du coup ouvertement la cohérence intrinsèque du groupe et établit conjointement le degré d'aliénation moyen de chacun de ses membres. Faire corps avec son groupe devient là aussi une évidence dont le bénéfice attendu est directement proportionnel à l'investissement assumé, selon la formule : plus la compromission est éclatante et plus la promesse d'avenir sera rayonnante.

Le métissage semble être dans ces conditions, doit-on vraiment encore le dire, une hypothèse sans lendemain, à mettre provisoirement au rebut. Dans les statistiques par exemple, qui s'embarrassent à recenser inlassablement la progression des mariages mixtes dans une société sans que fondamentalement cela change quoi que ce soit à la perception que cette société se fait globalement d'elle-même.

“Chacun à sa place” semble être encore pour un moment le nauséabond adage de cette époque communautariste par défaut dans laquelle nous faisons surnoisement semblant de vivre tous ensemble, symboliquement, et physiquement aussi, chacun dans son groupe d'infortune. Ce portrait faussement désabusé de l'aventure humaine contemporaine peut paraître implacable. L'enjeu de ma posture présente ne saurait consister à prétendre qu'il est réaliste. Je me contenterai en revanche de profiter de la possibilité fondamentale qu'elle autorise encore de poser une ultime question. L'aventure groupusculaire laisse-t-elle, au-delà de son organisation fatalement coercitive, une place décente à l'individu ? Dit autrement, l'égomanie groupusculaire permet-elle encore l'égomanie solipsiste ? Le phénomène de la tentation de la ressemblance groupusculaire, affirmé-je d'entrée, est ambivalent et paradoxal. D'un côté, le groupe semble en effet définir les conditions minimales d'existence de l'individu et constituer, plus souvent que raisonnable sans doute, sa planche de salut. Qu'aurait ainsi à faire un individu totalement esseulé dans ce bas monde sinon, comme l'ermite désespérément post-romantique des souvenirs livresques de certains d'entre nous, finir par rentrer dans le rang ? De l'autre côté, le groupe porte en lui également la garantie utopique de l'émancipation potentielle des différents individus que nous sommes. De quoi un groupe pourrait-il ainsi se réjouir s'il n'offrirait factuellement à l'individu la possibilité d'une rupture pouvant dès lors paraître providentielle ? Si le groupe a souvent besoin d'un bouc émissaire pour assurer sa cohésion, l'individu qui assume le rôle, oserait-on dire par mégarde, ferait bien de résolument forcer le trait et de se faire même un point d'honneur de pouvoir échapper comme toute aussi facilement à l'emprise délétaire du grégarisme. De victime, consentante ou non, il pourrait ainsi passer au statut plus enviable de maître de son destin, aussi petit ce destin soit-il par ailleurs.

Faut-il donc que nous en profitions vraiment et que nous envisagions par conséquent avec fougue les avantages d'une pareille opportunité ? Devons-nous nous abstraire résolument de la foule et fouler chacun un chemin sereinement singulier ? Mais n'est-ce pas au fait déjà ce que nous sommes censés faire chaque fois que nous nous confrontons à ce que d'aucuns appellent, comme pour s'en débarrasser ou pour le contrôler préventivement, l'art ? Évidemment, confrontée à l'art, l'égomanie groupusculaire fait souvent figure de faux-semblant, eu égard à un quelconque processus d'émancipation individuelle. Quant à l'égomanie solipsiste, elle peut objectivement passer pour un leurre. L'expérience solipsiste de l'édification par l'art n'est-elle pas en effet presque devenue un non-sens historique ? Peut-on encore croire à ce qui s'est longtemps présenté comme une vertu, alors que c'est par grappes que l'on va au musée, après avoir fait sagement, comme il se doit, la queue, alors que c'est par paquets que l'on se retrouve en frétilant dans les vernissages des galeries et autres lieux de jouissance artistique, un verre ou, plus chic, une absence de verre à la main et la bise toujours communautaire aux lèvres, alors que c'est en chapelets enfin, en se tenant quasiment la main, qu'on se poste devant les œuvres ? À moins de cinq personnes devant vous, vous êtes, doit-on finir par se dire, en situation de grande fragilité. L'œuvre pourrait peut-être vous attaquer de front. Corrosive par nature, elle pourrait vous annihiler d'un trait. La ribambelle de personnes devant vous, qui figure la procession ou le défilé, c'est au choix, vous

préserve donc fort opportunément de l'œuvre.

Quand bien même vous parviendriez enfin à vous confronter seul à l'œuvre, force est de constater qu'alors c'est souvent le jugement de valeur qui s'exprime en vous, au moins en premier lieu et dans la plupart des cas, du reste, en unique lieu. Le jugement de valeur semble être en effet, tous groupes confondus, la valeur la plus égalitairement répartie.

Que ce jugement soit alors le fait d'une égomanie simplement groupusculaire ou celui d'une égomanie vraiment solipsiste, cela ne change guère à l'affaire. Face au jugement de valeur de ses publics, dont le mérite notable est de pousser l'égomanie littéralement à son paroxysme, l'artiste n'a véritablement aucune chance. L'incompétence démocratique tout comme l'élitisme envahissant se valent en cette matière : aucun des deux ne fera de cadeaux à l'artiste. Il faudra bien que celui-ci s'y fasse et qu'il comprenne enfin qu'il n'est définitivement pas là pour lui, mais bien uniquement pour eux.

Alors, s'il fallait soi-même céder au même travers et choisir en toute impunité entre deux attitudes face à l'art qui ne sont contradictoires qu'en apparence, parce qu'au bout du compte, toutes deux formulent exactement au même titre un jugement péremptoire sur sa vraie valeur, s'il fallait donc choisir entre l'attitude de cette dame riche qui sort son chéquier pour acheter vite fait une toile dans une foire parce qu'un rouge lui a fugitivement tapé dans l'œil ou l'attitude de ce pauvre bougre qui scie avec obstination les deux bras d'une figure de bronze exposée dans l'espace public afin de les revendre au prix du marché des matériaux, je préfère toujours choisir la pire, car c'est celle-là qui clarifie souvent la donne. Je te laisserai, lecteur, bien sûr me dire laquelle c'est à ton avis ! Tu me permettras simplement de terminer sur une piquette et d'affirmer sans honte que l'avantage de la seconde attitude réside assurément dans la réponse définitive et concrète qu'elle offre à la question de savoir si l'art est utile. Oui, l'art est utile. Il sert de tremplin au recel.

★ MODESTES CONSIDERATIONS SUR L'EGOMANIE

par Patrick Javault

De quelqu'un qui se prenait trop au sérieux, on disait autrefois qu'il avait la grosse tête. Quant à celui qui ne s'intéressait qu'à lui, on le traitait de nombriliste. Ces images parlantes se comprennent encore mais l'on entend souvent dire qu'untel a un ego surdimensionné. Comme on ne connaît pas la taille d'un ego bien proportionné, cette dernière expression ne produit aucune image et les choses sont moins faciles. Je ne sais pas quels sont les symptômes de l'égomanie mais j'imagine que ceux qui en sont atteints ont des grosses têtes et doivent se tordre pour se regarder le nombril. Je me souviens que Fluxus, notamment dans les définitions de Maciunas, mettait en avant l'absence d'ego. George Brecht, par exemple, était convaincu de son absence d'ego parce qu'il ne se posait jamais la question de savoir si ce qu'il faisait était de l'art. On peut croire à son innocence et quand même se demander si jamais ne lui est venu un soupçon lorsqu'il voyait ses travaux exposés dans des galeries ou dans des musées. Cette absence d'ego brillait comme un idéal au soleil de Fluxus et parmi les raisons invoquées pour exclure rapidement Beuys des manifestations de l'internationale Fluxus, il y avait notamment la tache infamante de l'ego (et aussi le fait que ses actions étaient trop élaborées et chargées de signification).

Ceci nous amène à évoquer l'ego des artistes dans l'art contemporain et puisque l'on a évoqué Beuys, on ne peut pas ne pas